

## MISSION DU LESSOUTO.

---

*Lettre de M. ELLENBERGER.*

Caverne de Masitisi, 2 octobre 1868.

Messieurs et très honorés frères,

L'œuvre de Masitisi compte déjà deux ans d'existence ; mais une grande partie de ces deux ans a été forcément consacré à des travaux matériels. C'est une rude corvée pour un missionnaire que d'avoir à s'occuper de pierres, de bois et de mortier. Quand, après l'avoir fait, on balance ses comptes, on s'aperçoit qu'il y a un grand déficit à combler du côté de l'œuvre spirituelle. J'en suis tellement convaincu et peiné, qu'après avoir fini quelques petits travaux restés inachevés, je me promets bien de ne plus reprendre ni le marteau ni la truelle, mais plutôt de consacrer tout mon temps à l'évangélisation.

Notre romantique caverne est pour nous, qui y sommes habitués, une demeure fort agréable, chaude en hiver et fraîche en été. La température y varie, en hiver, de 13 à 16 degrés réaumur, et, en été, de 16 à 21 degrés, tandis que sur la terrasse le thermomètre monte jusqu'à 45 degrés. Elle est parfaitement sèche et saine ; nos enfants et nous-mêmes y jouissons d'une bonne santé. Le sel et le sucre n'y sont jamais humides. Nous sommes parvenus, avec l'aide de manœuvres indigènes, à bâtir dans les rochers deux maisonnettes en pierre, l'une pour les bergers et les domestiques, l'autre pour la bonne des enfants et la cuisinière. Entre d'immenses blocs de pierres nous avons fait deux enclos, l'un pour les chevaux et le bétail à cornes, l'autre pour les moutons. Les arbres, fruitiers et autres, que nous avons plantés parmi les rochers et sur la terrasse ont singulièrement embelli ce site

jadis si nu, si sauvage. Les nombreux visiteurs européens qu'attire la caverne, ainsi que huit de nos frères les missionnaires et leurs chères compagnes, ont tous admiré le magnifique panorama qui se déroule devant nos yeux. Au nord et en face de la caverne, la vue se porte sur une fort belle et haute montagne, au pied de laquelle coule le fleuve Orange, et, au nord-ouest, elle s'étend jusque sur les dernières ramifications de la chaîne des Maloutis. La plaine de Masitisi est en ce moment couverte de champs de froment.

La contrée, quoique belle, n'est cependant pas des meilleures pour la culture et les pâturages. On peut en juger par le manque presque complet de rosée et de miel; c'est une terre sèche, mais qui serait fertile si elle pouvait être irriguée. Malheureusement il n'y a pas de sources, et les pluies y sont rares et torrentielles.

Nous nous trouvons amplement récompensés des travaux que nous avons faits pour recueillir dans des réservoirs jusqu'au moindre filet d'eau. Nous pouvons ainsi arroser notre champ de froment et le jardin potager.

Durant cette année, l'œuvre spirituelle de Masitisi a continué à faire des progrès, mais à travers bien des difficultés. La plus grande, c'est qu'ayant eu tant de travaux matériels à diriger et à faire moi-même, je n'ai pu, à mon grand chagrin, aller évangéliser dans les environs aussi souvent que je l'aurais désiré. Cependant, ayant eu à travailler journellement avec les indigènes, j'ai appris à les mieux connaître, et j'ai fait de tels progrès dans leur langue qu'il m'est assez facile de traduire la Bible à livre ouvert. La prolongation de la guerre a également nui au développement de l'œuvre. Nous avons été même obligés de suspendre, pour plusieurs mois, notre école, qui comptait près de deux cents enfants. Une autre difficulté, c'est le manque de local pour le culte. Prêcher en plein air, lorsqu'il fait beau, est quelquefois assez agréable; il peut même être utile de parler de Dieu en présence de ses œuvres merveilleuses, mais lorsqu'il fait froid,

humide, ou qu'il faut lutter contre le vent et des tourbillons de poussière, les auditeurs doivent avoir bien soif de la vérité et les prédicateurs doivent avoir bien médité leur sujet pour tenir bon jusqu'à la fin du premier et du deuxième service. Et que dire d'une foule d'autres inconvénients imprévus ? Parfois, c'est l'arrivée de quelques chiens étrangers qui jette le trouble dans l'assemblée, ou bien quelque coq malicieux se dresse tout à coup devant vous, allonge son cou et, de son chant, déconcerte le missionnaire et distrait l'attention des auditeurs les plus sérieux. Tout cela nous fait songer sérieusement à bâtir une maison de prières. Les membres de l'Eglise se sont déjà mis à l'œuvre. Ils sont tous pauvres, mais quelques-uns d'entre eux sont riches en foi et en zèle pour le Seigneur ; aussi ont-ils déjà ramassé cent cinquante charretées de fort belles pierres. Nous pensons qu'il nous en faut encore autant. Ils ont la ferme conviction que le Seigneur nous viendra en aide pour pouvoir achever ce que nous avons commencé en son nom et pour sa gloire.

En mars dernier, il nous est survenu un incident qui nous a privés, pour quelque temps, d'un nombre assez considérable d'auditeurs païens. Un jeune garçon, né de parents chrétiens et baptisé dans son enfance, se sauva pour aller subir clandestinement les rites de la circoncision. Le père, tout désolé, vint me faire part de l'affaire, et me prier de lui adjoindre quelques hommes, membres de l'Eglise, pour aller à la poursuite de son fils. Sur vingt qui furent appelés, cinq seulement eurent le courage de partir ; les autres reculèrent d'effroi et me dirent : « Sais-tu que tu nous envoies à la mort ? A-t-on jamais ouï dire qu'un jeune homme, une fois admis, pût être retiré avant le temps fixé ? C'est quelque chose d'inouï ce que tu tentes de faire aujourd'hui. » Quoiqu'il en fût, les cinq autres partirent, ayant notre Simon à leur tête. « Que les timides restent, dirent-ils ; et pour toi, notre missionnaire, intercède auprès du Seigneur pour nous ; avec son secours nous ramènerons le jeune garçon. » En

route, ils recoururent plusieurs fois à la prière, et, après trois heures de marche à cheval et dans les montagnes, ils arrivèrent dans un village où quelques païens, en costume de fête, étaient encore rassemblés.

Le chef s'avance et demande quelles sont les nouvelles. Simon réplique vivement : « Point de nouvelles. Où est notre enfant ? »

« — Nous n'en savons rien.

« — Il est ici.

« — Il se peut qu'il soit venu et qu'il se tienne encore caché quelque part dans les rochers.

« — Ne nous trompe pas ; il est ici, reprend Simon en le transperçant d'un regard vif. Donne-nous un guide, et que nous voyons de nos propres yeux s'il n'est pas parmi vos initiés. »

Le chef reste interdit, puis balbutie quelques mots. Un homme se dirige d'un certain côté ; les chrétiens le suivent, et, un instant après, à la grande consternation des initiés et des initiateurs, ils entrent hardiment dans la hutte mystérieuse, trouvent celui qu'ils cherchaient et l'emmenent.

Il était minuit lorsqu'ils rentrèrent à Masitisi. La nouvelle de cette affaire courut en quelques minutes toute la contrée, qui fut en rumeur pendant plus d'un mois. Il s'agissait de venger la profanation du rite national le plus respecté.

C'est bien là, en effet, la grande Diane des Bassoutos. Mais j'étais convaincu que la cognée du Seigneur avait déjà trop pénétré dans le vicil arbre pour qu'il pût reprendre quelque peu de son ancienne vigueur. Aussi ne cessai-je point d'exhorter les membres de l'Eglise, non-seulement à ne point se laisser intimider par les menaces, mais à marcher en avant, en se rappelant que la victoire appartient à notre divin Maître.

Le dimanche suivant, quatre chrétiens parcouraient le pays et y annonçaient l'Évangile. Dans plusieurs villages, les petits chefs se cachèrent, ne voulant pas parler à des profa-

nateurs. Les évangélistes eurent à aller de hutte en hutte. Alors les païens, vaincus par la persistance de nos chrétiens, finirent par se rassembler pour écouter le message du salut.

Dans une réunion d'Église, un vieillard se leva et dit que quant à lui il bénissait Dieu d'avoir donné à ses frères assez de courage pour oser affronter une mort presque certaine. « Cependant, ajouta-t-il, je vois avec bonheur que les temps sont bien changés. J'étais encore jeune homme qu'un jour, me rendant dans mon champ pour en chasser les oiseaux, j'y trouvai, à ma grande surprise, un garçon inconnu. Je vis que c'était un jeune initié qui, par crainte des traitements rigoureux qu'on lui faisait subir, s'était évadé. Ne pouvant le garder, je courus avertir son père. Celui-ci ne répondit mot; mais, tout en me suivant, il se baissait de temps en temps pour cueillir quelques brins d'herbe avec lesquels il tressait une corde. Lorsqu'il vit son fils, il lui jeta un manteau de peau de bœuf sur les épaules, et de la corde fraîchement tressée lui fit une ceinture, puis il l'emmena. Je les suivais du regard, et je devins inquiet en les voyant gravir une montagne escarpée. Je me demandais ce qu'ils allaient faire là. Bientôt ils arrivèrent au bord d'un affreux précipice, puis je vis quelque chose qui roulait en bas. Je pensai d'abord que c'était un bloc de rocher, mais, peu après, j'aperçus le père qui descendait tout seul : le malheureux, pour effacer l'opprobre que la conduite de son fils lui avait attiré, venait de le jeter dans l'abîme ! » Tel fut le récit du vieillard.

Malgré toutes ces difficultés, grâce à Dieu, l'œuvre a progressé. Les païens reviennent à l'Église ; les auditoires varient, suivant le temps, entre deux cents et trois cents personnes. L'école compte maintenant cent vingt enfants. Elle est tenue par Molokoli. Sept nouveaux membres ont été admis dans l'Église le jour de la Pentecôte, et quelques personnes sont entrées dans la classe des catéchumènes.

Le mardi, j'explique l'Évangile, au moyen d'un interprète, à deux femmes cafres dont l'une est membre de l'Église ;



l'autre a été convertie dernièrement au Seigneur. Malokoli me sert d'interprète. Il connaît la langue café et le hollandais tout aussi bien que le sessouto.

Je vois avec plaisir que bien des âmes s'affermissent dans les voies de la piété et font des progrès dans la connaissance des Ecritures, tandis que, hélas ! quelques autres nous donnent lieu de craindre qu'elles ne se soient relâchées dans les saintes habitudes de la piété.

Vous apprendrez avec plaisir qu'en avril dernier, nous avons fondé une annexe non loin de la rivière Télé et dans un centre populeux, à cinq quarts d'heure de Masitisi. Manoah Montsi en est l'évangéliste. Il y fait beaucoup de bien. De temps en temps, j'y passe un dimanche, et j'y trouve, en général, entre cent et cent cinquante auditeurs. Dernièrement, notre évangéliste a eu la joie indicible de cueillir un fruit de ses travaux, une païenne qui s'est convertie au Seigneur. Dans une lettre ci-incluse, adressée à notre cher Directeur (1), Manoah donne sur son œuvre des détails qui ne sont pas sans intérêt.

Agréez, etc.,

F. ELLENBERGER.

---

### MISSION DU SÉNÉGAL.

Le Comité vient de prendre une décision fort sérieuse, mais qu'il croit entièrement conforme à la volonté de Dieu et au sentiment des Églises.

On sait que le choléra a éclaté à Saint-Louis et qu'il y fait de grands ravages. M. Andrault et deux collaborateurs devaient s'embarquer, le 25 de ce mois, pour cette destination. Les laisser partir eût été tenter Dieu. Après un retard d'un ou deux mois, il ne resterait plus à nos amis assez de temps pour s'habituer un peu au climat avant la saison où l'on est

(1) Celle-là même, nos lecteurs l'auront comprise, que nous avons placée en tête de ce numéro.